

Cependant, paraît-il, uno des conditions indispensables à la réussite de son projet, c'était qu'il pût parler distinctement la langue russe, dont se servent toutes les peuplades de la Sibérie septentrionale. En sorte que, tandis que Kayette se perfectionnait dans l'étude du français sous la direction de son ami Jean, M. Cascabel entreprit de se perfectionner dans l'étude du russe sous la direction de son ami Serge. Et aurait-il pu trouver un professeur plus dévoué ?

Il s'ensuit que le 16 février, tandis qu'il se promenait avec M. Serge autour de la *Belle-Roulotte*, il lui fit part de son désir d'apprendre sa langue plus à fond.

« Voyez-vous, dit-il, puisque nous allons en Russie, il me sera fort utile de parler le russe, et je ne serai point embarrassé pendant mon séjour à Perm et à Nijni.

— D'accord, mon cher Cascabel, répondit M. Serge. Pourtant, avec ce que vous savez déjà de notre langue, vous pourriez presque vous tirer d'affaire !

— Non, monsieur Serge, non ! Si je sais à peu près ce qu'on me dit, je ne sais pas me faire comprendre, et c'est à cela que je voudrais arriver.

— Comme il vous plaira.

— Et, d'ailleurs, monsieur Serge, cela fait toujours passer le temps !

En somme, la proposition de M. Cascabel n'avait rien de surprenant, et personne ne s'en montra surpris.

Le voilà donc piochant son russe avec M. Serge, travaillant deux ou trois heures par jour — moins au point de vue grammatical que pour la prononciation. C'est même à cela qu'il avait l'air de tenir plus particulièrement.

Or, si les Russes parlent très aisément la langue française, et sans rien garder de leur accent d'origine, il est moins facile à des Français de parler la langue russe. Aussi se figure-t-on difficilement les soins que prit M. Cascabel, les efforts d'articulation auxquels il se livra, les éclats de voix dont il emplissait la *Belle-Roulotte*, afin d'arriver à la perfection.

Et vraiment, avec ses dispositions naturelles pour le polyglottisme, il fit des progrès qui émerveillèrent son personnel.

Puis, sa leçon terminée, il s'en allait sur la grève, et là, certain de n'être entendu de personne, il s'exerçait à prononcer diverses phrases d'une voix retentissante, dont il variait les intonations, en faisant vibrer les *r* à la manière des Russes. Et Dieu sait si, dans l'exercice de sa profession de saltimbanque, il avait contracté l'habitude de ces vibrations !

Quelquefois, il rencontrait Ortik et Kirschef, et, comme les deux matelots ne savaient pas un mot de français, il s'entretenait avec eux dans leur langue, s'assurant ainsi qu'il commençait à se faire très suffisamment comprendre.

Du reste, ces deux hommes venaient plus fréquemment à la *Belle-Roulotte*. Kayette, toujours impressionnée par la voix de Kirschef, cherchait à retrouver dans son souvenir en quelle occasion elle avait pu l'entendre...

Entre Ortik et M. Serge, la conversation, à laquelle se mêlait maintenant M. Cascabel, portait invariablement sur les moyens de quitter l'île, et on n'arrivait à rien de pratique.

« Il y a une chance de nous rapatrier, à laquelle nous n'avons point songé, et qui pourrait se présenter, dit un jour Ortik.

— Laquelle ?... demanda M. Serge.

— Lorsque la mer polaire est redevenue libre, répondit le matelot, il n'est pas rare que des baleiniers passent en vue de l'archipel des Liakhoff. Dans ce cas, n'y aurait-il pas moyen de faire des signaux, et d'attirer quelque navire ?...

— Ce serait exposer son équipage à devenir prisonnier de Tchou-Tchouk comme nous le sommes, et sans aucun profit pour notre délivrance, répondit M. Serge. Cet équipage ne serait pas en force et tomberait entre les mains des indigènes...

— D'ailleurs, reprit M. Cascabel, la mer ne sera pas libre avant trois mois, et jamais ma patience n'ira jusque-là !...

Il ajouta, après un instant de réflexion :

« Et puis, si nous parvenions à prendre passage sur un baleinier, même avec le consentement de

ce vieux brave homme de Chou-Chou, nous serions forcés d'abandonner la *Belle-Roulotte*...

— C'est un abandon auquel il faudra bien nous résigner, sans doute ! fit observer M. Serge.

— Nous résigner ! s'écria M. Cascabel. Allons donc !

— Est-ce que vous auriez trouvé un expédient ?

— Eh ! Eh !

M. Cascabel n'en dit pas davantage. Mais quel sourire erra sur ses lèvres, quel éclair illumina son regard !

Aussi, lorsqu'elle connut cette réponse de son mari, Cornélia fut-elle amenée à dire :

« César a certainement imaginé quelque chose ! Quoi ?... je n'en sais rien ! Après tout, on doit s'y attendre avec un pareil homme !

— Père est plus fin que Mons Tchou-Tchouk ! répondit la petite Napoléone.

— Avez-vous remarqué, fit observer Sandre, qu'il a pris l'habitude de l'appeler : vieux brave homme !... Un petit nom d'amitié !

— A moins que ce soit tout le contraire !... » répliqua Clou-de-Girofle.

Pendant la seconde quinzaine de février, le relèvement de la température suivit son cours d'une façon très sensible. Grâce au vent qui soufflait du sud, quelques courants moins froids se propageaient à travers l'atmosphère.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Après avoir été aux prises avec la débâcle dans le détroit de Behring, grâce à la tardiveté de l'hiver, c'eût été le comble de la malchance de se trouver exposé aux mêmes dangers, par suite de la précocité du printemps.

En effet, si le projet de M. Cascabel réussissait, s'il décidait Tchou-Tchouk à le laisser partir lui, son personnel et son matériel, il fallait que ce départ s'effectuât alors que l'icefield, uniformément solidifié, s'étendrait entre l'archipel des Liakhoff et la côte sibérienne.

Un bon attelage de rennes pourrait accomplir cette partie du voyage dans des conditions relativement favorables, et sans que les voyageurs eussent rien à craindre d'une nouvelle dislocation du champ de glaces.

« Dites-moi, mon cher Cascabel, demanda un jour M. Serge, vous espérez donc que ce vieux coquin de Tchou-Tchouk vous fournira les rennes dont vous avez besoin pour traîner notre voiture jusqu'au continent ?

— Monsieur Serge, répondit gravement M. Cascabel, Chouchou n'est point un vieux coquin. C'est même un digne et excellent homme ! S'il consent à nous laisser partir, il nous permettra d'emener la *Belle-Roulotte*, et, s'il nous le permet, il ne pourra faire moins que de nous offrir une vingtaine de rennes, une cinquantaine, une centaine, un millier — si je l'exige !

— Vous le tenez donc ?...

— Si je tiens mon Chouchou !... C'est comme si j'avais le bout de son nez entre mes doigts, monsieur !... Et quand je tiens, moi, je tiens ferme !

Toujours cette attitude d'un homme sûr de lui, et toujours son sourire de satisfaction ! Et même, ce jour-là, après avoir appuyé son index et son médium sur ses lèvres à demi avancées, il envoya un baiser à l'adresse de Sa Majesté indigène. Mais M. Serge, comprenant qu'il désirait garder une abolue réserve sur ses projets, n'eut pas le mauvais goût d'insister pour les connaître.

Cependant, grâce à l'adoucissement de la température, les sujets de Tchou-Tchouk commençaient à reprendre leurs occupations habituelles, chasse aux oiseaux, pêche aux phoques qui repaissaient à la surface de l'icefield. En même temps, les cérémonies religieuses, interrompues par les grands froids, ramenaient les fidèles à la grotte des idoles.

C'était le vendredi de chaque semaine que le concours de toute la tribu leur donnait le plus d'éclat. Les vendredis, paraît-il, sont les dimanches de la Nouvelle-Sibérie. Or, le vendredi 29 — cette année 1868 était bisextile — allait provoquer une procession générale des indigènes.

La veille au soir, M. Cascabel se contenta simplement de dire, au moment de se coucher :

« Demain, tenons-nous prêts pour la cérémonie du Vorspük, en compagnie de notre ami Chouchou... »

— Quoi ?... tu veux, César ?... répondit Cornélia.

— Je veux !

Que signifiait cette proposition si catégoriquement formulée ? Est-ce que M. Cascabel espérait amadouer le souverain des Liakhoff en prenant part à ses adorations superstitieuses ? Certainement, Tchou-Tchouk aurait vu d'un bon œil que ses prisonniers eussent rendu hommage aux divinités du pays. Mais, les adorer, embrasser la religion indigène, c'était autre chose, et il était peu probable que M. Cascabel allât jusqu'à l'apostasie pour séduire Sa Majesté néo-sibérienne !... Fi donc !

Quoi qu'il en soit, le lendemain, au lever du jour, toute la tribu était en mouvement. Temps magnifique, température qui se chiffrait par une dizaine de degrés seulement au-dessous de zéro. Et puis, il y avait déjà quatre à cinq heures de clarté diurne, avec un avant-goût des rayons solaires, dont la pointe se glissait au-dessus de l'horizon.

Les habitants étaient sortis de leurs taupinières. Hommes, femmes, enfants, vieillards, adultes, avaient revêtu leur plus bel accoutrement, huppelands de peaux de phoque, pask de peaux de renne, toutes fourrures dehors. C'était un étalage sans pareil de pelleteries à poils blancs ou noirs, de bonnets brodés de perles fausses, de plastrons à dispositions colorées, de lanières de cuir serrées autour du front, de pendants d'oreilles, de bracelets, de bijoux sculptés en os de morses, suspendus au cartillage du nez.

Et pourtant, cela n'avait pas semblé suffisant pour une telle solennité ; quelques-uns des notables de la tribu avaient jugé à propos de se parer avec plus de richesse encore, et c'étaient les divers objets volés à la *Belle-Roulotte* qui faisaient les frais de cette ornementation.

En effet, sans parler des costumes de saltimbanque à oripeaux et fanfreluches dont ils s'étaient revêtus, des chapeaux de clown et des casques à la Mangin dont ils étaient coiffés, les uns portaient en bandoulière une corde à laquelle pendaient les anneaux qui servaient aux exercices de jongleur, les autres balançaient à leur ceinture un chapelet de boules et d'haltères ; enfin, le grand chef, Tchou-Tchouk, était pompeusement sur son torse un baromètre anéroïde, comme la décoration d'un ordre fraîchement créé par le souverain de la Nouvelle-Sibérie.

Et les instruments de l'orchestre forain qui mêlaient leurs notes dans un épouvantable concert, un vacarme charivarique, le piston rivalisant avec le trombone, le tambour donnant la réplique à la grosse caisse !

Cornélia était non moins furieuse que ses enfants d'entendre de si assourdissantes cacophonies. Tous eussent volontiers sifflé ces artistes qui jouaient « comme des phoques ! » de l'avis de Clou-de-Girofle.

Eh bien ! — c'était à ne pas le croire — M. Cascabel souriait à ces barbares exécutants ; il ne leur ménageait ni ses compliments ni ses hurrahs, il battait des mains, criant bravo !... bravo !... et répétait :

« Vraiment ces braves gens m'étonnent !... Ils sont particulièrement doués pour la musique, et, s'ils veulent s'engager dans ma troupe, je leur garantis de grands succès à la foire de Perm en attendant celle de Saint-Cloud ! »

Cependant, au milieu de cet horrible tumulte, la procession se déroulait à travers le village, en se dirigeant vers le lieu sacré, où les idoles attendaient l'hommage de leurs fidèles. Tchou-Tchouk marchait en tête. M. Serge et M. Cascabel, puis la famille et les deux matelots russes venaient immédiatement derrière lui, escortés de toute la population de Tourkef.

Le cortège s'arrêta devant l'évidement rocheux au fond duquel se dressaient les divinités indigènes, drapées de fourrures superbes et ornées de peintures qui avaient été rafraîchies pour la circonstance.

Alors Tchou-Tchouk entra dans le Vorspük, les mains levées, et, après avoir incliné trois fois la tête, il s'accroupit sur un tapis de peaux de renne, étendu sur le sol. C'était la manière de s'agenouiller dans le pays.

M. Serge et ses compagnons s'empressèrent